

LA REALITE PSYCHIQUE

LA TOUTE-PUISSANCE DES PERCEPTIONS

Christianne Koch

Le premier poison est l'illusion avec laquelle nous croyons que la réalité que nous percevons avec nos sens soit l'unique vérité.

Si Kant nous avait dit que notre perception a des conditions subjectives, la psychanalyse nous apprend que dans le psychisme, les effets produits par la réalité psychique sont semblables à ceux de la réalité matérielle. Dans l'inconscient, il est en effet impossible de distinguer la réalité d'une fiction investie d'affect. « Les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle et nous nous pénétrons de cette vérité que dans le monde des névroses, c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant. » Mais, pourquoi donc ?

Au début de la vie, l'expérience sensorielle ne peut exister qu'à partir de l'interaction qui s'établit entre la pensée de la mère (capacité de rêverie) qui contient et transforme les éléments venus de l'enfant pour qu'il puisse se les réapproprier en retour. Elle donne sens aux sensations de l'enfant. Cela lui permet la création d'un pare-excitation et de percevoir. Nous voyons que chez l'enfant autiste, cela n'a pu se produire.

Au départ, le processus primaire ne permet de se représenter le monde réel que s'il correspond au principe de plaisir, que s'il est agréable (hallucination du désir). Secondairement, les perceptions liées à des objets extérieurs seront accompagnées d'un indice de réalité. Il y aura le passage du principe de plaisir au principe de réalité et l'hallucination qui était le mode de recherche primitif de satisfaction sera abandonnée. L'enfant pourra se représenter le réel même s'il est désagréable.

Les processus secondaires utiliseront les sens vers la perception de la réalité extérieure, l'attention et l'accroissement de la conscience. Mais, si l'enfant commence à percevoir, il va voir la réalité de manière déformée.

Freud nous montre comment dans le cas de la névrose et de la psychose, nous sommes dans l'impossibilité d'accepter la réalité extérieure telle qu'elle est, d'accepter qu'elle ne soit pas conforme à nos désirs :

- Dans la psychose, « le Moi... au service du Ça se retire d'un morceau de la réalité pour construire une nouvelle réalité plus acceptable, dans le délire ».
- Dans la névrose, « le Moi réalise au service de la réalité, le refoulement d'une motion pulsionnelle ». Cela entraîne symptômes, fantasmes et donc déformation de la réalité en fonction de ceux-ci.

Dans le psychisme, la pulsion devient saisissable en ayant deux représentants : la représentation proprement dite et l'affect. Les représentations sont des investissements fondés sur des traces mnésiques tandis que les affects sont des processus de décharge perçus comme des sensations. Le refoulement réalise la séparation de l'affect et de la représentation. Mais si la représentation peut être refoulée dans l'inconscient, les affects le sont difficilement. Soit ils cherchent une percée vers une nouvelle représentation, un

substitut (par exemple, dans la phobie, les affects sont déplacés sur des représentations substitutives), soit ils sont réprimés et exercent une pression sur le système conscient.

Dans la deuxième théorie sur l'angoisse, Freud précise que c'est l'angoisse qui produit le refoulement. L'angoisse reproduit sous forme d'état émotionnel une trace mnésique préexistante en réaction à la séparation d'avec la mère (elle peut être rapprochée de l'angoisse de la naissance).

La méthode psychanalytique s'efforce de faire revivre dans ce cadre les premières expériences afin d'expérimenter ce qui est refoulé. Lors de ce processus, l'individu devient de moins en moins étranger à lui-même, de moins en moins étranger au monde. Dans le transfert, le patient effectue sur l'analyste une projection de ses propres expériences, désirs, angoisses tels qu'il les a vécus au cours de ses premières expériences (rapport à sa mère, à son père...). Au cours de son analyse, l'analysé va pouvoir surmonter cette déformation de la réalité et voir de mieux en mieux les personnes (de l'analyste, de son père, de sa mère) telles qu'elles sont et les accepter dans leur réalité (donc frustrante). Dans la mesure où la personne va pouvoir atténuer le refoulement, cela va entraîner une autre appréciation de la réalité.

Pour Freud, le but de la psychanalyse est : « Là où était le *Es* (le Ça), le *Ich* (le Je ou le Moi selon les interprétations) doit advenir. »

Fromm interprète cette phrase et voit ce qui doit advenir à la fin d'une analyse comme un élargissement de la conscience qui tendrait à la disparition de la polarité inconscient/conscient (c'est-à-dire une meilleure perméabilité entre les deux) et qui permettrait d'avoir une meilleure appréhension de la réalité sans distorsion, sans interférence de la réflexion intellectuelle. Le relâchement du degré de refoulement serait vaincre l'aliénation du Moi, la division du sujet (le Je) entre le *Es* et le Moi, entre l'inconscient et le conscient et voir la réalité extérieure de mieux en mieux. C'est « Être conscient de sa réalité propre et de celle du monde dévoilé dans la plénitude de sa profondeur. »

Une connaissance théorique et intellectuelle de soi (par le Moi) ne peut aboutir à une transformation. Le lien entre représentation et affect doit pouvoir se faire d'où l'importance de relier les affects enfouis à leurs vraies causes. Le processus de découverte de l'inconscient est une suite d'expériences toujours élargies, ressenties profondément. C'est l'expérience d'une réalité intérieure plus riche et plus profonde où la découverte est caractérisée par sa soudaineté et sa spontanéité après un long travail, soi-même et le monde apparaissant alors sous un autre jour.

C'est passer du règne de l'« avoir » relié au manque et à la séparation (au Désir du Désir de l'Autre) à l'« être » (à soi-même après la mort du Soi-Ego c'est-à-dire du Moi), à l'affirmation d'un homme se possédant pleinement lui-même, expression de lui-même. Le Soi serait dans ce sens « l'ego éveillé du rêve de l'égoïsme qui tout en restant lui-même, a réalisé son identification au Soi qui réside en son centre... qui est lui ». Par l'expérience directe des choses qui n'est pas un retour à ce que peut vivre un enfant mais nouvelle appréhension de soi et du monde, l'homme devient « artiste créateur de vie » car, du coup, ses actes ne sont plus pris dans un processus de répétition de son passé ou dans des passages à l'acte, des décharges mais expriment sa vivante personnalité, son pouvoir créateur de changer les choses.

A partir de ce que je viens de vous dire, comment interpréter le film de Kim Ki-Duk *Printemps, été, automne, hiver...et printemps* ?

Un même lieu, un temps circulaire semblent nous indiquer que nous sommes dans une autre réalité, une réalité psychique (inconsciente) où la porte symboliserait l'accès au monde

extérieur. Le fait que le jeune moine grandisse, son passage de disciple à maître semble évoquer la possible évolution de soi à l'intérieur de ce monde psychique et normalement répétitif.

Ce film nous montre d'abord la cruauté naturelle de l'enfant qui attache une pierre aux animaux et la culpabilité qui s'ensuit (la pierre qu'il devra traîner). Nous avons vu en février, lors de la dernière rencontre institutionnelle sur la haine que pour Freud (dans sa deuxième théorie des pulsions), la pulsion de mort cherche originellement à détruire le sujet lui-même et ce n'est que secondairement que la libido détourne cette pulsion vers le monde extérieur où « elle sera alors pulsion de destruction, d'agression, d'emprise, volonté de puissance et au service de la pulsion sexuelle, ce sera le sadisme proprement dit ».

Dans le stade archaïque du conflit œdipien, la pulsion de savoir et l'appropriation sadique se tourne vers la mère en tant que théâtre de tous les processus et de tous les événements sexuels. L'envie, le sadisme vise la destruction ou le vol à l'intérieur de la mère non seulement des fèces et des enfants mais aussi du pénis du père.

Puis, lors du complexe d'œdipe, nous redécouvrons le conflit d'ambivalence haine/amour par rapport à l'objet investi et la jalousie.

Par jalousie, le jeune moine tue la femme dont il est amoureux. Sa haine refoulée réapparaît. Pour Antonio Mercurio, qui cite Homère dans le mythe d'Ulysse, c'est l'un des cinq poisons : « la haine refoulée et la volonté homicide » dont il faut se libérer pour créer la beauté seconde.

Au départ, le moine ne peut assumer sa culpabilité et se laisse entraîner par elle vers le désir de se tuer. Nous voyons qu'il régresse vers le premier moment, là où la pulsion de mort est tournée vers la personne propre. C'est le deuxième poison dont nous parle Antonio Mercurio : « l'envie et la volonté suicidaire ».

Le maître l'amène à inscrire des signes sur le ponton comme l'analyste nous amène à décrypter les signes (signifiants) de notre inconscient (les représentations). Au matin, il accepte sa responsabilité, part donc en prison mais il est en paix avec lui-même et on voit qu'il ne se sent plus coupable, qu'il s'est pardonné. La métaphore de la mort du maître semble nous dire qu'il est devenu maître à son tour, la mort symbolisant celle du moi-égoïcentrique comme le nomme Fromm et le serpent symbolisant la possibilité de renaissance de soi-même.

Mais qu'aurait-il vu dans ces signes ?

N'a-t-il pas vu que l'objet naît dans la haine (possibilité de dire non, de la négation) et dans l'absence (c'est ce qui permet l'hallucination du désir) ? C'est un moment essentiel de séparation avec l'objet, de déliaison, moment agressif qui permet au sujet de se séparer donc de se constituer.

Maintenant, pour la suite de l'analyse du film, je vais reprendre pour le début de mon analyse l'intervention de Domenico Carbone qui fait partie du laboratoire de Cosmo-Art à Rome. Il analyse le moment où la mère amenant l'enfant qu'elle veut abandonner au jeune moine devenu maître, tombe dans un trou de glace et meurt, comme un moment où celui-ci comprend que cette scène fait partie de son histoire et de sa haine refoulée envers sa mère.

Le moine est coupable et traîne derrière lui sa pierre. Mais, en admettant sa volonté homicide, il peut monter au sommet de la montagne une statue d'un bouddha semblant très féminin. Ce bouddha pourra veiller sur la vallée, comme s'il y avait soudain une possibilité de changement d'optique, comme s'il pouvait intérioriser un Bon Objet. Regarder « autrement sa vie depuis sa conception et sa douleur d'avoir été abandonné ». Du coup, il y a une transformation du monde. Il peut observer la vallée d'en haut, tout l'univers, sentir la beauté

de la vie (concept de la beauté seconde d'Antonio Mercurio), d'une vie où il n'y aura plus de dieux vengeurs (sa culpabilité). Il peut maintenant servir de guide à l'enfant qui agit sa cruauté.

Bibliographie

- Wilfred BION, *Aux sources de l'expérience*, 1962, traduction française, Paris, PUF, 1979
Sigmund FREUD, *Perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*, 1924, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973
Sigmund FREUD, *Inhibition, symptômes et angoisse*, 1926, Quadrige, Paris, PUF, 2002
Sigmund FREUD, *Problème économique du masochisme*, in *Névrose, psychose et perversion*, 1924, traduction française, Paris, PUF, 1973
Sigmund FREUD, *La négation*, in *Résultats, idées, problèmes*, 1925, traduction française Paris, PUF, 2002
Antonio MERCURIO, *Hypothèses sur Ulysse*, Ed. SUR, Rome, 2007
Daisetz Teitaro SUZUKI, Erich FROMM, Richard DE MARTINO, *Bouddhisme zen et psychanalyse*, Quadrige, Paris, PUF, 1986